

Les faubourgs de Dublin *The Snapper* de Stephen Frears

Gilles Marsolais

Numéro 68-69, septembre–octobre 1993

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/22714ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Marsolais, G. (1993). Compte rendu de [Les faubourgs de Dublin / *The Snapper* de Stephen Frears]. *24 images*, (68-69), 60–60.

THE SNAPPER DE STEPHEN FREARS

Les faubourgs de Dublin

PAR GILLES MARSOLAIS

Nous sommes dans une famille irlandaise bruyante et joyeuse, quelque part dans la banlieue de Dublin. À table, la fille aînée annonce brutalement à ses parents, devant ses frères et sœurs, qu'elle est enceinte, mais refuse obstinément de dire qui est le père, et qui plus est, elle signifie qu'elle entend bien garder son rejeton. Sur l'entrefaite, le chien de la maison fait irruption dans le brouhaha général, l'air de ne pas trop comprendre ce qui se passe: le ton est donné, celui de l'humour décapant pouvant surgir à tout moment, nous faisant passer au quart de tour de la comédie au drame. Sur ce canevas de base, Stephen Frears peint un tableau vivant, haut en couleur, de la vie quotidienne d'une famille ouvrière de Dublin. Dans un climat de liberté et de générosité rare, le film échappe au misérabilisme et au mélodrame: il témoigne d'un réel plaisir du cinéma, en même temps qu'il rend compte, d'une façon «plus vraie que vraie» de cette culture populaire irlandaise, avec ses bons côtés et ses travers.

Central, le personnage du père, brillamment interprété par Colm Meaney, témoigne d'un sens de l'adaptabilité peu commun aux situations les plus imprévues. Ainsi, après s'être fait difficilement une raison, non sans humour, il annonce tout aussi brutalement la nouvelle à ses copains du pub: «Ma fille Sharon est en cloque...!» Une façon pour lui de ne pas vivre honteusement cette grossesse non désirée et risquer de devenir la risée de tout le quartier. D'autant plus qu'il se pourrait bien que le père de l'enfant soit un voisin à moustache, bavard et insupportable, plus âgé que lui-même, malgré la fabulation du marin espagnol entretenue par sa fille. Par son attitude, celle-ci



Un tableau haut en couleur de la vie quotidienne d'une famille ouvrière de Dublin.

force en quelque sorte son propre père (Dessie) à évoluer: il en arrivera même à parfaire sa propre éducation sexuelle... en bouquinant! Une partie de notre plaisir de spectateur vient de ce que nous connaissons rapidement la véritable identité du géniteur qui a agressé la jeune fille à demi consentante sur le capot d'une voiture après une beuverie, alors que Dessie pataugé jusqu'à ce qu'il finisse par comprendre, par découvrir le pot aux roses.

Inspiré du roman de Roddy Doyle, qui a lui-même écrit le scénario, ce film, tourné en 16 mm, avec un petit budget, en trente jours, en extérieurs et en studio, offre la particularité d'avoir été conçu pour la télévision, mais il est bien difficile de s'en rendre compte tellement il déborde de vitalité. Non d'un rythme artificiel inspiré du vidéoclip ou résultant des effets d'un montage téléscopé, mais surgissant de la riche matière du récit, du spectacle de la condition humaine et de ses dialogues souvent crus mais d'une rare efficacité (pour ceux qui ne sont pas familiers avec l'accent et le parler spécifique des faubourgs de Dublin, la version soustrittée s'impose). Stephen Frears a donc été attentif à restituer, d'une manière dynamique, la façon de vivre des Irlandais, leur culture, en s'effaçant derrière ses personnages, plutôt que d'imposer son propre

regard, c'est-à-dire une conception «british» qui aurait pu être facilement condescendante et remplie de préjugés à leur égard. On aime cette famille et ces personnages entiers, même s'ils se font égratigner le portrait, même s'ils boivent comme des éponges et même si leurs manières ne sont pas des plus raffinées. À travers la révélation de la grossesse, le film montre surtout comment vivent les gens ordinaires; à travers une modeste famille de travailleurs, non encore touchée par le chômage, il décrit une certaine réalité sociale. Comme dans *Raining Stones* de Ken Loach, qui dépeint aussi la condition ouvrière, mais en plus mauvaise posture, on y retrouve le thème de la lutte pour la survie et l'humour comme un ultime rempart au désespoir. D'une certaine façon, ces films se rejoignent par delà les divisions nationales et leurs caractéristiques locales.

Ainsi *The Snapper* peut se traduire par: le polichinelle, le marmot, le mioche, le moutard, le lardon, le rejeton, etc. ■

THE SNAPPER

Grande-Bretagne, 1993. Ré.: Stephen Frears. Scé.: Roddy Doyle, d'après son roman. Ph.: Oliver Stapleton. Mont.: Mick Audsley. Int.: Tina Kellegher, Colm Meaney, Ruth McCabe. 90 minutes. Couleur.